

Le Journal des Arts

L'ACTUALITÉ DE L'ART ET DE SON MARCHÉ À TRAVERS LE MONDE

UN VENDREDI SUR DEUX | Numéro 298 | Du 6 au 19 mars 2009

FRANCE 5,90 € | BELGIQUE 6,50 € | SUISSE 12 CHF

Art contemporain

11

Monographie Distorsions du réel

À travers des questionnements liés au temps ou au langage, Laurent Montaron, en deux expositions, installe des atmosphères qui interrogent le récit et la possibilité de percevoir le réel

LAURENT MONTARON, jusqu'au 15 mars, Institut d'art contemporain, 11, rue du Docteur Dolard, 69100 Villeurbanne, tél. 04 78 03 47 00, www.i-art-c.org, tjj sauf lundi-mardi 19h-19h.

LAURENT MONTARON. AYLILU, jusqu'au 19 avril, FRAC Champagne-Ardenne, 1, place Musée, 51000 Reims, tél. 03 26 05 78 32, www.frac-champagneardenne.org, tjj sauf lundi 14h-18h. Catalogue à paraître.

VILLEURBANNE, REIMS ■ C'est un coup à double détente qui fait aller de l'avant tout en regardant vers l'arrière. Une double détente qui inscrit le décalage comme une voie possible de compréhension du monde. En deux expositions concises et précises, Laurent Montaron déploie patiemment et avec le juste



Laurent Montaron, *BALBVITIO*, 2009, 2 films 4K HD synchronisés, coproduction Institut d'art contemporain, Villeurbanne / FRAC Champagne-Ardenne, Reims, courtesy galerie schleicher+Hange, Paris.

© Photo : Blaise Adilon.

ton toute une série de préoccupations qui le questionnent sans relâche, relatives au temps, au langage et à la nature du récit. La double approche est présente jusque dans la structure même d'une œuvre

coproduite par l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne et le FRAC Champagne-Ardenne, à Reims, et présentée dans les deux institutions. Sur deux grands écrans juxtaposés, *Balbvitio*

(2009) donne à voir la même histoire – sorte de parcours initiatique, très allégorique, d'un enfant qui tue des pigeons dans une église et apprend à traduire l'esperanto – filmée deux fois presque à l'identique. La subtilité tient dans le « presque », en ce que ci et là sont perceptibles de ténus décalages dans l'image ou le son.

À la visite de ces deux accrochages, tout semble en effet s'accorder autour de cette notion de décalage, source d'incertitude et de perturbation des repères dans le déroulé des choses. C'est d'ailleurs un potentiel narratif doublé d'une sorte de mise en condition physique qui accueille le visiteur à Villeurbanne, par une pièce sonore réalisée avec l'Orchestre du Capitole de Toulouse (*Sans titre, D'après la Sonosphère d'Elipson*, 2006). La formation s'est accordée sur la sinuséide de la tonalité du téléphone. S'ensuit une sorte de bourdonnement dont les variations très en-

veloppantes installent une forme d'étrangeté, une curieuse atmosphère toutefois dénuée d'emphase ou d'effets spéciaux, qui accompagne toute la visite.

Observation et divination

Dans un observatoire, l'action des scientifiques ne semble répondre à aucune forme de logique pendant qu'en voix off s'égrenent les phrases injonctives d'une diseuse de bonne aventure, faisant ainsi se télescoper observation et divination (*Readings*, 2005). L'image fixe d'un acteur dans un studio de cinéma, projetée par une diapositive, s'anime grâce à l'hélice d'un ventilateur tournant devant le projecteur, avec pour conséquence l'inscription d'un souvenir rétinien (*After*, 2007). Le film *Will there be a sea battle tomorrow?* (2008), avec une jonction parfaite entre le début et la fin qui fait perdre tout repère dans la linéarité du déroulé, revient sur des expériences de pré-cognition et de télépathie menées dans les années 1970. Il faut sortir d'un espace blanc, aveugle et muet, où rien ne se passe, pour faire se déclencher un message en morse (*Silent Key*, 2009)...

LAURENT MONTARON

→ Commissariat :
Villeurbanne : Nathalie Ergino, directrice de l'Institut d'art contemporain
Reims : Florence Derieux, directrice du FRAC Champagne-Ardenne

→ Nombre d'œuvres : 16 et 4

en 16 mm seulement visible à travers les hublots d'une double porte. Une main y compose un message morse, dont la sonorité n'est pas exactement synchrone à l'image, demandant à ce que l'on répète : « Please Again » (*Key*, 2009).

Par cette manière de bousculer la continuité à force de filtres ou de va-et-vient, plus que la mécanique du regard c'est véritablement les modes de perception et, partant, la manière de prendre position dans le temps et l'espace qu'interroge l'artiste. Quand présent et futur s'interpellent de la sorte, jusqu'à parfois se chevaucher, c'est le réel lui-même qui est mis à l'épreuve. Montaron ne le représente pas mais le distord afin d'en proposer une figuration possible, portée par un fort ressenti.

Dans un coin du FRAC de Reims se trouve également une *Page hypothétique de la fin du chapitre 5 du Mont Analogue de René Daumal* (2009). L'artiste a imaginé une suite à cet ouvrage inachevé offrant de multiples strates de compréhension, écrite pour coller au plus près du style du livre et de son développement potentiel. Ce faisant, Montaron contraint le réel à s'installer dans l'ordre de l'hypothèse. Un coup à double détente...

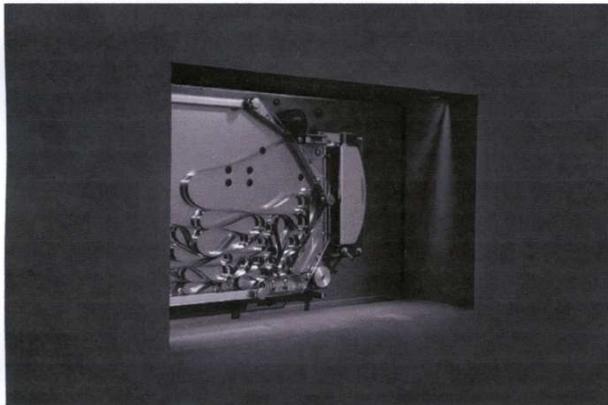
Frédéric Bonnet

LAURENT MONTARON

Exposition monographique à l'Institut d'Art Contemporain, Villeurbanne



Laurent Montaron, *Sans titre (D'après La Sonosphère d'Elipson)*, 2006. 12 enceintes. Installation sonore. Courtesy galerie schleicher+Lange, Paris. © Photo: Blaise Adillon.



Laurent Montaron, *Melancholia*, 2005. Chambre d'écho à bande Roland RE-201 arrangée Collection privée, Paris.

1. Le texte séminal de P. Adams Sitney a été traduit récemment en français et publié par *Les Cahiers de Paris Experimental* n°23, mai 2006. Parmi les cinéastes en question, on trouve Paul Sharits, Hollis Frampton ou George Landow aux États-Unis, Michael Snow au Canada, Peter Gidal et Malcolm LeGrice en Angleterre, et au début des années 1970, Claudine Elzykman en France.

À la fin des années 1960, certaines recherches dans le champ du film expérimental ont été désignées, par le critique et historien du cinéma d'avant-garde P. Adams Sitney, sous l'appellation *structural film*, «cinéma structurel» ou, pourrait-on traduire, «structuraliste», tant l'adjectif était alors indissociable du courant de pensée du structuralisme¹. Les cinéastes de ce mouvement se consacraient à la déconstruction du dispositif même de la machine-cinéma, démarche préalable, selon eux, à toute innovation des tech-

niques narratives. Si cette école paraît désormais orpheline, ce n'est sans doute pas le cas de l'intérêt que certains artistes continuent de porter aux dispositifs d'enregistrement de sons et images, ainsi qu'à la façon dont l'évolution de ces supports et de ces techniques a travaillé de l'intérieur la façon de cadrer, interpréter et transformer notre rapport au monde.

Laurent Montaron semble s'inscrire dans cette veine «matérialiste» d'une mise à nu des dispositifs, mais brouille aussitôt les pistes en l'associant à une réflexion sur les pratiques divinatoires ou les facultés extra-sensorielles, interrogeant le rapport des sciences aux croyances. Plutôt qu'au fantôme dans la machine, c'est à la capacité des machines à produire des fantômes (des croyances) que s'intéresse Laurent Montaron. Traversant l'histoire des techniques, son travail dessine en quelque sorte une archéologie de ces phénomènes reconsidérant aussi bien des supports successivement périmés (film 16 mm, synthétiseur analogique, sténopé, vinyle, magnéscope) que des fonctions et objectifs eux aussi abandonnés (la machine à produire du hasard, l'esperanto). Une de ses œuvres peut ainsi employer une «space echo» (machine permettant de (re)produire des échos, très prisée par les musiciens à la fin des années 1970) encastrée ici au mur et laissant apparaître l'enroulement en arabesques de sa bande magnétique. Un «objet-image», car cette boucle interminable, rendue silencieuse, dessine un mouvement circulaire de répétitions et effacements, fonctionnant comme une allégorie de l'expérience du temps et de la mémoire, en écho à son titre, *Melancholia* (2005). Mais c'est le dispositif d'enregistrement lui-même qui est analysé dans une autre installation sonore, *Sans titre (Sonosphère d'après l'enceinte d'Elipson)*: au milieu d'une salle devenue une sorte d'immense studio acoustique à l'esthétique futuriste, un dodécaèdre suspendu au plafond diffuse, sur chacune de ses facettes, une composition monocorde perturbée par des oscillations. C'est à l'Orchestre du Capitole de Toulouse que l'artiste a proposé de s'accorder sur la tonalité de ligne d'un téléphone (cette sinusoïde émise lorsqu'on le décroche). Enregistré par six micros, l'orchestre voit sa distribution physique dans la salle de concert concentrer sur un seul point central, puis redistribuer de façon synchrone et multidirectionnelle : un orchestre dématérialisé, absent, qui essaie de produire un signal machinique.

Dans une autre salle, Laurent Montaron élimine



Laurent Montaron, *Somniloquie*, 2002. Installation. Photographie couleur, platine vinyle, Dub plate. Production [mac] musée d'art contemporain, Marseille. Courtesy galerie schleicher+Lange, Paris. © Photo: Blaise Adillon.

“ Plutôt qu’au fantôme dans la machine, c’est à la capacité des machines à produire des fantômes (des croyances) que s’intéresse le travail de Laurent Montaron

non seulement la source sonore, mais éteint aussi le son à chaque fois qu’un spectateur entre dans l’espace vide. C’est seulement à la sortie que l’on découvre un faux mur en briques derrière lequel est diffusé un message en morse, *Silent Key* (2009). Le titre de l’œuvre paraît une tautologie de cet espace où le son n’existe qu’en notre absence et à travers ses coulisses. S’il est ici impossible de « voir » ce que l’on écoute, dans le cas de *Bruit Blanc* (2006), ce que l’on

écoute est étrangement associé à ce que l’on voit : dans un corridor vide à la lumière zénithale, un synthétiseur analogique modulaire Doepfer, installé au mur, crée de façon autonome une oscillation sonore proche du souffle du vent. Tandis que l’installation *Somniloquie* (2002) produit une dislocation entre le son et l’image : une photographie met en scène un jeune homme en train d’enregistrer, avec un magnétophone, une femme endormie sur un lit, pendant qu’une platine, posée sur une table, nous invite à écouter sa parole dans le sommeil, d’une netteté troublante. Au fur et à mesure des écoutes, les microsillons des *dubplates* ayant servi de support à l’enregistrement s’effacent, prolongeant le caractère indécidable de cette parole dénuée de conscience, comme coupée du corps, qui nous interroge sur la nature même du langage. Cette mise en parallèle du dispositif d’enregistrement avec le fonctionnement de la mémoire

2. L'artiste cite à ce propos Clément Rosset, dans son ouvrage *Le Réel et son double. Essai sur l'illusion* (1976) : « Telle est bien la structure fondamentale de l'illusion : un art de percevoir juste mais de tomber à côté dans la conséquence. L'illusion fait ainsi de l'événement unique qu'il perçoit deux événements qui ne coïncident pas, de telle sorte que la chose qu'il perçoit est mise ailleurs est hors d'état de se confondre avec elle-même. Tout se passe comme si l'événement était magiquement scindé en deux, ou plutôt comme si deux aspects du même événement en venaient à prendre chacun une existence autonome. »

“ Laurent Montaron semble avoir un intérêt particulier pour les zones qui ne sont pas encore entièrement conquises par la compréhension, les terrains vagues de la science

et du langage, se retrouve aussi dans *Pace* (2009), où un projecteur de 16 mm, mis sous vitrine comme un écran interposé, projette l'image muette d'une main présentant en son creux un cœur de poisson qui continue de battre. La mise en boucle et l'usure du support de projection sont dès lors en contradiction avec l'image

Dans la double projection de *BALBVTIO* (2009), la répétition du même se situe non pas au niveau de l'image mais du récit : deux prises de vue différentes ont été réalisées à partir d'un même scénario, projetées côte à côte dans un dédoublement légèrement décalé. Quel serait néanmoins le double de l'autre?? Errant dans une église abandonnée, un enfant tire sur des pigeons, jusqu'à ce qu'il découvre sur la patte de l'un d'entre eux, un texte en esperanto qu'il entreprend de déchiffrer. L'artiste met en correspondance l'apprentissage d'une langue qui vient organiser le balbutiement de l'enfant, avec le projet de l'esperanto, cherchant à résoudre la problématique de Babel. « *Les frontières s'arrêtent au seuil de notre propre langage* », traduit l'enfant à partir du texte.

Laurent Montaron semble avoir un intérêt



Laurent Montaron, *BALBVTIO*, 2009. 2 films 4K HD synchronisés. Coproduction Institut d'art contemporain, Villeurbanne / FRAC Champagne-Ardenne, Reims. Courtesy galerie schleicher+lange, Paris.

3. Le titre (« Vaura-t-il une bataille navale demain ? ») renvoie à un exemple sur lequel repose la théorie logique des futurs contingents, débattue par Diodore Cronos, Aristote ou Leibniz. Selon celle-ci, une proposition appliquée au futur, désignant une virtualité, ne peut être ni vraie ni fautive, mais soit nécessaire, soit contingente ou encore arbitraire.

4. Le livre de Friedrich A. Kittler, *Grammophon, Film, Typewriter (Writing Science)*, dont l'édition originale allemande date de 1986, est une référence dynamique pour le travail de l'artiste.

5. Entretien avec Claire Jacquet, catalogue *Laurent Montaron*, Isthme éditions, 2006.

d'une pulsation détachée de toute vie. La perception du temps se trouve aussi déstabilisée dans *After* (2007), à travers la déconstruction de l'agencement cinématographique. La projection d'une image fixe apparaît de façon intermittente, coupée constamment par les lames d'un ventilateur placé entre le projecteur de diapositives et l'écran. Cette vibration lumineuse évoque une suspension entre deux photogrammes, mais nie en même temps le principe des 24 images par seconde. C'est alors la persistance rétinienne qui produit l'illusion de cinéma, contrariée par l'impression d'éternel retour de l'objet de l'image : un soldat semble perdu au milieu d'une tempête de neige, regardant les empreintes de ses propres pas en face de lui. La présence d'éclairages et de caméras de studio de cinéma se trouve de la même manière en contradiction avec ce présent suspendu, à l'encontre d'une perception du temps associée au mouvement.

particulier pour les zones qui ne sont pas encore entièrement conquises par la compréhension, les terrains vagues de la science. *La Reine au-dessus du creux de la main* (2008) est la photographie d'une main qui joue aux osselets, dans ce qui est autant un jeu d'adresse qu'une pratique pour prédire l'avenir. L'anticipation du futur, entre hasard et déterminisme, est ici suspendue dans l'irrésolution, soulignant l'intérêt de l'artiste pour la façon dont ces pratiques – au-delà d'une interrogation sur leur véracité – signalent notre persistance à sonder l'avenir. À travers des mouvements de caméra circulaires, le film *Readings* (2005) dévoile progressivement l'identité du lieu dans lequel il a été réalisé, l'Observatoire de Meudon. Des sous-titres muets, extraits des prédications de diseuses de bonne aventure, produisent un parallèle entre l'astrologie et l'astronomie, entre une façon de dire l'avenir à partir du passé et ce lieu, machine à remonter



Laurent Montaron, *Pace*, 2009. Installation. Film 16 mm en boucle. Production Institut d'art contemporain, Villeurbanne. Courtesy galerie schleicher+lange, Paris. © Photo: Blaise Adillon.

dans le temps où il est possible de voir des étoiles déjà mortes. À la fin du film, renvoyant à une image récurrente des rêves, l'un des scientifiques perd une dent, la seule partie visible du squelette, ce qui, dans ce lieu d'observation de l'infini, rappelle violemment notre propre finitude.

Le film *Will There Be a Sea Battle Tomorrow?* (2008)³ prolonge les interrogations de l'artiste sur les rapports entre la science et les croyances confrontées ici à l'incapacité de maîtriser le hasard. Guidée par la voix d'un scientifique, une femme essaye de deviner lequel des symboles sera tiré au sort par une machine: il s'agit d'un générateur de hasard, le « Psi-recorder », utilisé auparavant par l'Institut de parapsychologie de Freiburg pour des expériences de clairvoyance, télépathie et précognition. Le futur est-il écrit? Plutôt qu'une interrogation d'ordre métaphysique, cette question paraît ici ressortir à la science: le développement d'une machine destinée à générer

un hasard dégagé de toute subjectivité humaine admettait la possibilité d'une réponse positive à l'idée de prévoir le futur à titre d'hypothèse rationnelle. Dans ce sens, le travail de Laurent Montaron s'inscrit dans une lecture de la technologie et des dispositifs d'enregistrement qui les relie en permanence à des modèles cognitifs: les outils travaillent la pensée, et la technologie ne saurait être neutre, étant à la fois issue du réel et capable de modifier notre rapport au monde. Cette lignée de réflexion, qui comprend Dziga Vertov et Godard, ainsi que Walter Benjamin ou Friedrich A. Kittler⁴, s'éloigne cependant chez Montaron de la stigmatisation adornienne d'une culture de masse jugée aliénante. « C'est parce que la notion d'expérience s'est transformée qu'elle implique aujourd'hui des représentations du monde qui transforment aussi son appréhension »⁵.

Pedro Morais

Laurent Montaron à l'Institut d'Art Contemporain

11 rue Docteur Dolard
69100 Villeurbanne
Du 28 janvier au 15 mars 2009.
TÉL. : 04 78 03 47 00.
www.i-art-c.org
Commissaire : Nathalie Ergino.

Autre actualité de Laurent Montaron

Laurent Montaron, *AYLU* au Frac Champagne-Ardenne

1, place Museux
69100 Villeurbanne
51 100 Reims.
TÉL. : 03 26 05 78 32.
www.frac-champagneardenne.org
Commissaire : Florence Dertieux.

Amandine Lefèvre, « Expérience Frac : ready man ? », L'Hebdo du vendredi, Reims, n°113, 27 février-5 mars 2009.



EXPOSITION

Expérience FRAC : ready man ?

Le projet « Ayyly » de Laurent Montaron est l'occasion de conjuguer le retour de l'artiste à Reims et l'arrivée d'une nouvelle directrice au FRAC, Florence Derieux.

Jeune, dynamique et consciente des ressources du fonds, Florence Derieux insère son projet dans la continuité esthétique de ses prédécesseurs tout en y ajoutant sa touche et des idées novatrices. Sa première exposition était d'ailleurs un hommage à ce qui avait été fait jusqu'alors, une façon de se remémorer l'histoire de l'institution en faisant un bilan. Avant elle, l'accent avait été porté sur la dématérialisation des œuvres d'art, avec un intérêt tou-



Exposition visible au FRAC de Reims jusqu'au 19 avril.

jours plus important pour le geste et une mise en valeur des relations entre l'art et la musique. « J'aimerais que les gens s'approprient ce qu'est le FRAC et j'entends redonner à l'institution la place qu'elle mérite ». Se plaçant dans la continuité des

quatre directions successives, elle souhaite faire des choix artistiques en réaffirmant que « le FRAC est avant tout un outil pour produire des œuvres sur place ». « Ayyly », la nouvelle exposition au titre énigmatique fait référence au code morse « *Not clearly coded, repeat more clearly* ». Jouant dans le même temps du codage et du décodage, chaque œuvre décline à sa manière la problématique du langage et de sa transmission. Balbutio, un film où deux histoires presque identiques (seul le point de vue change) sont projetées côte à côte en diptyque, renvoie aux artifices du cinéma. Cette narration cinématographique joue de différences minimes : on suit à travers un conte philologique, dans un décor mystique,

un enfant qui tente de traduire de l'espéranto, rappelant ainsi le mythe de Babel. La « Cabine Leslie », image/objet, sorte de readymade, est un dispositif sonore qui reproduit un son à travers un système de haut-parleurs et de diffuseurs rotatifs, cela crée un effet de vibrato pour le moins angoissant, voire maléfique. Un film est aussi projeté en boucle et la salle de projection qui l'accueille est close : le spectateur admire donc l'œuvre par le biais d'un hublot. Cette transmission par le récit, peu courante dans l'art contemporain, se nourrit d'une réflexion proche de celle du cinéma, mais aussi bien au-delà, à la croisée des arts.

Amandine Lefèvre

L'union

Lundi 23 février 2009

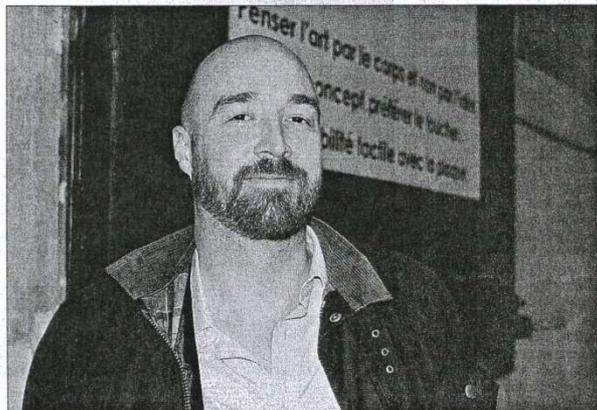
Le Frac a de la suite dans les idées

Il y a dix ans, la directrice du Frac avait misé sur un artiste local, Laurent Montaron. Ses deux successeurs ont accordé la même confiance à ce créateur contemporain.

DURE, dure, la vie d'artiste. Sauf quand des responsables de structures croient en un créateur et misent sur lui. C'est la chance de Laurent Montaron dont quelques œuvres sont actuellement présentées dans les locaux du fonds régional d'art contemporain (Frac). Cette présentation est la nouvelle étape d'une aventure qui a commencé il y a tout juste dix ans.

Un coup de foudre

À l'époque, la directrice du Frac s'appelait Nathalie Ergino. La jeune femme avait eu un coup de foudre pour ce jeune créateur marnais — il est de Châtillon-sur-Marne — formé à l'école supérieure d'art de design (ESAD) de Reims les années précédentes. Quatre ans à peine après sa



Laurent Montaron a su séduire trois directeurs successifs du Frac.

sortie d'école, les premières œuvres de Laurent Montaron étaient présentées au grand public. Et, cerise sur le gâteau, la totalité de l'espace disponible lui avait été accordée.

Le successeur de Mme Ergino, François Quintin a conforté son choix, en poursuivant l'acquisition d'œuvres de M. Montaron.

La nouvelle directrice du Frac, Florence Derieux s'est inscrite dans cette démarche décennale. Elle a donc proposé à l'artiste de

monter une nouvelle fois son travail, en insistant sur l'évolution de son savoir-faire. Lequel s'appuie beaucoup sur l'audio-visuel.

« J'ai aussi voulu montrer que le Frac travaille à long terme », explique Mme Derieux.

Et comme les directeurs du Frac à Reims ont de la suite dans les idées, ils ont emporté avec eux le souvenir de Laurent Montaron.

C'est le cas de Mme Ergino, qui a monté une seconde expo-

tion à l'institut de Villeurbanne. Les deux établissements ont donc coproduit certaines œuvres inédites du créateur, dont un film « *Balvatio* ».

Ils ont également décidé de coéditer une monographie consacrée à Laurent Montaron pour l'aider à diffuser son travail à l'étranger. Cette monographie devrait être publiée à l'automne.

Ce dernier est donc l'un des rares artistes rémois de notre époque — à l'image de Chris-

tian Lapie — à pouvoir affirmer qu'il est prophète en son pays...

Un pays auquel il est attaché, puisqu'il y vit et y travaille. Il a d'ailleurs fondé à Reims un centre d'art contemporain intitulé « IrmaVepLab », inauguré il y a quelques mois.

Les « tutelles », la Région représentée par Nathalie Dham, et la direction des Affaires culturelles, par son directeur Marc Nouschi, ont rendu hommage « au talent d'un enfant du pays ».

Visites guidées

L'exposition des œuvres de Laurent Montaron se tiendra jusqu'en avril.

Des visites guidées publiques seront organisées dans les prochaines semaines, en plus des visites libres :

- Pour le grand public : jeudi 19 mars à 18 h 30 ; dimanche 19 avril à 16 heures.

- Pour les « Amis du Frac » : le dimanche 22 février à 16 heures.

- Pour les étudiants : le jeudi 26 février à 18 h 30.

- Pour les enseignants : le mercredi 11 mars à 14 heures.

Par ailleurs, le mercredi 25 février à partir de 20 heures, le Frac organisera un concert de François Virot, dans la salle Jean-Pierre-Micquel, avec un jeune groupe, au nom anglais imprononçable, en première partie.

J.-F. Scherpereel



Ayylu ▽ LAURENT MONTARON /// EXPOSITION



Visual : Laurent Montaron
Balbuti, 2009
Courtesy Laurent Montaron et
Schleicher+Lange, Paris

Exposition du 19 février au 19 avril 09 (vernissage le mercredi 18 février à partir de 18h)

Dix ans après sa première exposition personnelle d'envergure, présentée au Frac Champagne-Ardenne en 1999, Laurent Montaron investit à nouveau les espaces d'exposition du Frac pour y présenter un ambitieux projet monographique réunissant une série d'œuvres inédites, réalisées spécialement à cette occasion. Au travers d'images, d'objets et de dispositifs, le travail de Laurent Montaron montre, tout en les interrogeant, les habitudes et les mécanismes qui régissent notre regard. Il

souligne ainsi la manière dont les outils façonnent nos représentations et indexent de façon tangible la manière dont se construit la pensée. Dans cette perspective, le réel voisine l'imaginaire. Le titre de l'exposition, « Ayylu », fait référence au code morse, qui permet de transmettre un texte grâce à une série d'impulsions courtes et longues. Cet alphabet attribue à chaque lettre, chiffre et signe de ponctuation une combinaison unique de signaux, mécaniques ou visuels, plus ou moins brefs. Parallèlement au code morse,

des codes commerciaux ont été inventés pour la télégraphie, tels « Ayylu » qui signifie « Not clearly coded, repeat more clearly » (pas assez clair, veuillez répéter plus clairement). Chacune des œuvres exposées décline en effet la problématique du langage et de sa transmission via différentes technologies, qu'elles semblent archaïques ou au contraire contemporaines.

Frac Champagne-Ardenne
Fonds régional d'art contemporain
1, place Museux F-51100 Reims • Tél : 03 26 05 78 32
www.frac-champagneardenne.org

POLICULTURES

Janvier-février 2009 LA LETTRE DES POLITIQUES CULTURELLES ET ARTISTIQUES.

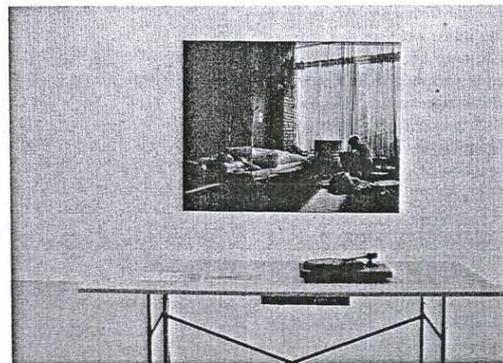
Numéro 133

LAURENT MONTARON SUR DEUX FRONTS

L'Institut d'art contemporain de Villeurbanne et le FRAC Champagne-Ardenne à Reims offrent simultanément tous leurs espaces à un artiste qui confirme sa solidité

Il joue avec l'espace et le temps, la photographie et la vidéo, mélange l'image et le son de manière particulièrement sophistiquée, et finit par entraîner dans un voyage métaphysique avant qu'on y ait pris garde : Laurent Montaron, présent simultanément à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne et au FRAC Champagne-Ardenne à Reims, fait preuve à Villeurbanne (en attendant Reims, dans quelques jours) d'une grande maîtrise de son langage.

Une œuvre est commune aux deux expositions : *Balbutio*, commande commune des deux institutions. Une œuvre-clé, faite de deux films où la même scène est tournée en parallèle.



Somniloquie, 2002 Installation
Photographie couleur, platine vinyle, Dub plate

L'exposition doit beaucoup à sa commissaire, Nathalie Ergino, directrice de l'Institut d'art contemporain, qui, alors qu'elle était directrice du FRAC Champagne-Ardenne, avait découvert il y a juste dix ans un Laurent Montaron à peine sorti de l'École des beaux-arts de Reims et lui avait consacré sa première exposition. Dix ans plus tard, alors que Laurent Montaron a commencé de prendre une stature

internationale, elle peut vérifier que son premier jugement ne l'avait pas trompée.

A Reims, Laurent Montaron présentera une série d'œuvres inédites.

Laurent Montaron est né en 1972 à Verneuil-sur-Avre.

Villeurbanne jusqu'au 15 mars
Reims 19 février au 19 avril